

MONICA McCARTY

La vigie



LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE

J'AI
LU
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Monica McCarty

Après avoir étudié le droit à Stanford et exercé le métier de juriste, elle s'est tournée vers l'écriture. Passionnée depuis toujours par l'Écosse médiévale, elle se consacre au genre des Highlanders avec des séries à succès comme *Les MacLeods*, *Le clan Campbell* ou *Les chevaliers des Highlands*. Elle est aujourd'hui une auteure incontournable de la romance historique.

La Vigie

Aux Éditions J'ai lu

LES MACLEODS

- 1 – La loi du Highlander
N° 9332
- 2 – Le secret du Highlander
N° 9394
- 3 – La fierté du Highlander
N° 9535

LE CLAN CAMPBELL

- 1 – À la conquête de mon ennemie
N° 9896
- 2 – Le proscrit
N° 10032
- 3 – Trahi
N° 10084

LES CHEVALIERS DES HIGHLANDS

- 1 – Le Chef
N° 10247
- 2 – Le Faucon
N° 10413
- 3 – La Vigie
N° 10511
- 4 – La Vipère
N° 10609
- 5 – Le Saint
N° 10696
- 6-La Recrue
N° 10785
- 7- Le Chasseur
N° 10906
- 8 – Le Brigand
N° 10996
- 9 – La Flèche
N° 11146
- 10 – Le Frappeur
N° 11487
- 11 – Le Roc
N° 11564
- 12 – Le Spectre
N° 11588

MONICA
McCARTY

LES CHEVALIERS DES HIGHLANDS – 3

La Vigie

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Astrid Mougins*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE RANGER

Éditeur original
Ballantine Books, an imprint of Random House,
Inc., New York

© Monica McCarty, 2010

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2013

*À Andrea et Annelise, toujours prêtes avec
du champagne, des pompons ou des conseils avisés.
Autrement dit : à mes agents fabuleux
qui sont à la fois barmaids, pom-pom girls
et Obi-Wan Kenobi. Merci pour tout.*

La garde des Highlanders

Hiver 1307-1308

Avec le roi Robert de Bruce :

Tor MacLeod, le Chef : commandant du corps d'élite et maître d'armes.

Erik MacSorley, le Faucon : marin et nageur.

Gregor MacGregor, la Flèche : tireur d'élite et archer.

Eoin MacLean, le Frappeur : stratège expert en tactiques de pirate.

Ewen Lamont, le Chasseur : pisteur et traqueur d'hommes.

Lachlan MacRuairi, la Vipère : opérations furtives, infiltration et exfiltration.

Magnus MacKay, le Saint : guide de montagne et inventeur d'armes.

William Gordon, le Templier : alchimie et explosifs.

Robert Boyd, le Brigand : force physique et combat au corps à corps.

Alex Seton, le Dragon : dague et combat rapproché.

Avec les Anglais :

Arthur Campbell, la Vigie : reconnaissance.

Avant-propos

L'an 1307 de notre Seigneur

Bien que le vent de la chance ait tourné en sa faveur, Robert de Bruce est encore loin d'avoir atteint son but et d'avoir récupéré le trône d'Écosse.

La mort de son plus grand rival, le roi Édouard I^{er}, a mis l'Angleterre sens dessus dessous. Bruce veut profiter de ce répit pour écraser ses ennemis de l'intérieur. Bon nombre de ses compatriotes se dressent encore contre lui. Parmi eux, ses plus ardents opposants sont les Comyn, les MacDowell, le comte de Ross et les MacDougall.

Avec l'aide de son corps d'élite secret, la garde des Highlanders, il poursuit sa stratégie révolutionnaire de « pirate », dévastant les terres de ses adversaires en provoquant des ravages dont on se souviendra pendant des générations.

Il soumet les MacDowell à Galloway avant d'entamer sa marche vers le nord. Après avoir négocié une trêve avec Ross et les MacDougall, il attaque les Comyn à Inverlochry, Urquhart, Inverness et Nairn.

Cependant, au moment même où la victoire semble à sa portée, Bruce est atteint d'un mal étrange qui le laisse entre la vie et la mort. Le froid et la faim se retournent contre lui : ses hommes sont contraints d'attendre la fin de l'hiver dans l'incertitude.

Un an plus tôt, tout semblait perdu. Bruce avait fui son royaume comme un voleur et n'avait dû sa survie qu'à sa garde de Highlanders. Aujourd'hui encore, pour vaincre les puissants nobles qui se dressent en travers de sa route, il aura plus que jamais besoin d'elle.

Prologue

Église St. John, Ayr, Écosse, 20 avril 1307

Arthur Campbell n'aurait pas dû se trouver là. Il avait accompli sa mission et informé le roi Robert de Bruce que l'argent, en route vers la garnison anglaise du château de Bothwell, changerait de mains cette nuit dans l'église. Son rôle était terminé.

Les hommes de Bruce étaient cachés dans les arbres à moins de cinquante mètres, attendant l'arrivée de l'escorte. Ils n'avaient plus besoin de lui. Rester sur place était une erreur. Depuis plus de deux ans, il se faisait passer pour un chevalier fidèle au roi Édouard. Il avait travaillé trop dur pour tout risquer à cause d'un « mauvais pressentiment ». S'il était surpris, il devrait expliquer sa présence ici aux Anglais. Pire encore, les rebelles le prendraient précisément pour ce dont il avait l'air : l'ennemi.

Seule une poignée d'hommes connaissait sa véritable allégeance. Sa vie en dépendait.

Pourtant, il ne bougeait pas. Dissimulé dans les ombres sur la colline boisée derrière l'église, il était comme paralysé par la sensation d'un désastre imminent. Il se fiait à son instinct depuis des années ; il ne pouvait l'ignorer maintenant.

La cloche de l'église déchira soudain le silence funèbre de la nuit. Les complies. Le dernier office allait commencer. C'était l'heure.

Il resta parfaitement immobile, tous ses sens en alerte, guettant l'approche des cavaliers. Les hommes de Bruce, perchés dans les arbres, avaient une vue dégagée de la route, tout en restant suffisamment éloignés de l'église pour pouvoir battre en retraite.

Certes, l'église St. John n'était pas le lieu idéal pour une attaque éclair. Elle avait été transformée en hôpital de campagne. Et si les soldats blessés qui se trouvaient à l'intérieur ne représentaient pas vraiment une menace, ils pouvaient alerter la garnison basée à moins d'un kilomètre, dans le château d'Ayr.

Néanmoins, les Highlanders devaient se contenter des renseignements dont ils disposaient. Arthur avait appris que l'argent serait acheminé jusqu'à l'église, où une autre escorte le prendrait en charge pour le conduire jusqu'à sa destination finale. Il ignorait par quelle route il repartirait. Il y avait quatre chemins différents qui menaient à Bothwell.

Le butin en valait la chandelle. Les vingt-cinq kilos d'argent, destinés à payer les soldes de la garnison anglaise à Bothwell, pourraient nourrir pendant des mois les quatre cents guerriers de Bruce, retranchés dans les forêts de Galloway.

En outre, ce vol déstabiliserait les Anglais, ce qui était précisément le but de ces attaques surprises : de brusques et violents engagements qui déroutaient l'ennemi, entravaient ses communications, sapaient son avantage en nombre et, surtout, semaient la terreur dans ses rangs. C'était la manière de se battre des Highlanders.

Cela fonctionnait. Ces lâches d'Anglais n'osaient plus se déplacer sans se faire escorter par une armée. Bruce et ses hommes leur donnaient tant de fil à retordre qu'ils en étaient réduits à recourir à des méthodes furtives, comme utiliser toute une série de messagers et de prêtres pour transporter des fonds.

Soudain, Arthur se figea. Il n'y avait pas un bruit ; pourtant, quelqu'un approchait. Il le sentait. Il scruta la

route plongée dans les ténèbres. Rien. Aucun signe de cavaliers. Tous les poils de sa nuque s'étaient hérissés, ses sens l'avertissant d'une présence.

Puis il l'entendit : le son feutré mais reconnaissable entre tous de pas sur les feuilles mortes. Derrière lui.

Derrière !

Il jura dans sa barbe. Les messagers arrivaient par la plage et non par la route du village. Les hommes de Bruce les verraient sûrement, mais l'attaque devrait se dérouler beaucoup trop près de l'église. Ils étaient entraînés à prévoir l'imprévisible. Toutefois, cela allait être serré... très serré.

Il pria pour que le prêtre ne sorte pas voir ce qui se passait. Il ne tenait pas à avoir la mort d'un homme d'Église sur la conscience... Elle était déjà suffisamment chargée.

Il tendit à nouveau l'oreille. Il y avait deux pas, un léger et un lourd. Une brindille craqua, puis une autre. Ils approchaient.

Un instant plus tard, il distingua deux silhouettes sur le sentier sinueux. Le premier homme était grand et trapu. Il avançait d'un pas lourd et retenait les branches pour le soldat qui le suivait. Lorsqu'il passa devant lui, Arthur aperçut un éclat d'acier et le fragment d'un tabard coloré sous les lourds plis de sa cape. Un chevalier.

C'était bien eux.

Plus petit et plus menu, le second soldat avait une démarche nettement plus gracieuse. Arthur en conclut qu'il ne représenterait pas une menace et allait se détourner quand il fut retenu par une étrange impression. Il examina la silhouette plus attentivement. Dans l'obscurité, il était difficile de distinguer des détails. Toutefois, quelque chose clochait. L'homme semblait pratiquement flotter au-dessus du sentier. Il portait un objet sous le bras. On aurait dit un panier...

Nom de nom ! Ce n'était pas un messenger, mais une femme. Et une femme qui avait très mal choisi son moment !

Les sens d'Arthur ne l'avaient pas trompé. Ils couraient au désastre. Si l'intruse ne déguerpissait pas tout de suite, les hommes de Bruce commettraient la même erreur que lui, sauf qu'ils n'auraient pas le temps de s'en rendre compte. Ils fondraient sur elle et le chevalier qui l'accompagnait dès qu'ils entreraient dans leur champ de vision ; à savoir, d'un instant à l'autre.

Il se tendit quand elle passa devant lui, laissant un léger parfum de roses dans son sillage.

Fais demi-tour, l'implora-t-il en silence. Quand elle s'arrêta un instant et inclina la tête dans sa direction, il crut qu'elle avait entendu ses pensées. Puis elle reprit son chemin, marchant droit vers le piège mortel.

Seigneur, quel fichu gâchis ! Leur mission était sur le point de se transformer en cauchemar. Les hommes de Bruce allaient rater leur effet de surprise et tuer une femme par la même occasion.

Il ne fallait pas intervenir. Il ne pouvait risquer d'être découvert. Il devait rester dans l'ombre et faire son possible pour protéger sa couverture.

Bruce comptait sur lui. Ses talents exceptionnels d'éclaireur, qui lui avaient valu d'intégrer la garde des Highlanders, étaient plus précieux que jamais pour les rebelles. C'était en grande partie grâce à sa capacité à se fondre dans le décor, à pénétrer profondément derrière les lignes ennemies pour collecter des renseignements sur les projets, les lignes d'approvisionnement, les forces et les positions des Anglais, que ces attaques surprises étaient possibles. Elles étaient devenues le symbole de la stratégie guerrière de Bruce.

Il ne pouvait pas tout risquer pour une inconnue.

D'ailleurs, il n'était même pas censé être là.

Ne t'en mêle pas.

Il sentit son pouls s'accélérer en la voyant se rapprocher du guet-apens. Il resta tapi dans l'ombre. Ce n'était pas son problème.

Un voile de sueur perla sur son front. Il ne lui restait plus qu'une seconde pour prendre une décision.

Il sortit de derrière les arbres. Il jouait au chevalier depuis tellement longtemps qu'il avait fini par y croire. Il commettait sans doute une erreur monumentale, mais il ne pouvait rester les bras ballants pendant qu'une femme marchait droit vers la mort. Il pouvait peut-être l'intercepter avant que les hommes de Bruce ne la voient.

Il s'avança en silence dans le noir, approchant derrière elle. D'un geste souple, il glissa une main sur son visage et la plaqua sur sa bouche avant qu'elle ne crie. De l'autre bras, il lui enserra la taille et l'attira à lui.

Un peu trop fort. Il sentit ses courbes féminines s'écraser contre son corps. Des fesses rondes se pressaient contre son bassin.

Un parfum de roses. Il le sentit à nouveau, beaucoup plus intensément cette fois. Il en fut légèrement étourdi. Il inhala malgré lui et perçut autre chose. Une odeur de beurre chaud... et de pommes. Des tartes, dans son panier.

Elle se débattit, le rappelant à la réalité.

— Je ne vous veux aucun mal, lui souffla-t-il.

Les réactions physiques qu'elle déclenchait en lui semblaient le contredire. Plus elle gigotait, plus il sentait un feu monter en lui. Elle avait une taille fine, mais il sentait la masse de ses seins pleins et lourds sur son avant-bras.

Depuis combien de temps n'avait-il pas été avec une femme ?

Ce n'était guère le moment de se poser la question.

Le chevalier entendit des mouvements et se retourna.

— Ma dame ?

Il aperçut Arthur et dégaina son épée.

— Ne faites pas un bruit ! chuchota Arthur.

Il s'efforçait de déguiser sa voix.

— Je veux simplement vous aider, poursuivit-il. Vous devez vous enfuir d'ici, et vite !

Il desserra légèrement ses doigts sur la bouche de sa captive.

— Je vais vous lâcher, la prévint-il. Surtout, ne criez pas. Autrement, ils nous tomberont dessus en un clin d'œil. Vous avez compris ?

Elle acquiesça et il ôta lentement sa main.

Elle fit volte-face pour le regarder. Dans la faible lueur de la lune qui filtrait entre les arbres, il ne voyait que deux grands yeux qui le fixaient sous le bord de la capuche.

— Qui nous tombera dessus ? demanda-t-elle. Et qui êtes-vous ?

Elle avait une petite voix douce qui, Dieu merci, ne portait pas. Du moins, il l'espérait.

Elle l'examina des pieds à la tête. Comme toujours lorsqu'il était en mission, il voyageait léger, ne portant qu'un haubert, une calotte de mailles et des chausses en cuir matelassé. Ses vêtements étaient de qualité. Ses armes et son heaume (dont il gardait la visièrre abaissée) indiquaient clairement son statut de chevalier.

— Vous n'êtes pas un rebelle, conclut-elle.

Il l'avait déjà deviné : elle n'était pas une partisane de Bruce.

— Répondez à la dame ou vous sentirez le fil de mon épée ! ordonna son compagnon.

Arthur se retint de rire. L'homme n'était qu'une masse de force brute et se déplaçait avec l'agilité d'un gastéropode. Il lui aurait bien donné une petite leçon, mais le temps lui manquait. Il devait les faire partir de là, le plus rapidement et le plus discrètement possible.

— Je suis un ami, ma dame, répondit-il. Un chevalier au service du roi Édouard.

Pour le moment, en tout cas.

Soudain, il s'immobilisa. Quelque chose avait changé dans l'atmosphère. Il n'aurait su l'expliquer, mais il le sentait au plus profond de lui-même.

Les hommes de Bruce arrivaient. Ils avaient été repérés.

Il n'avait plus le temps de convaincre les deux intrus en douceur.

— Allez-vous-en ! insista-t-il d'une voix ferme.

Il vit la lueur d'alarme dans le regard de la femme. Elle aussi avait senti le danger.

Trop tard.

Il la poussa brutalement derrière l'arbre le plus proche. Une fraction de seconde plus tard, plusieurs sifflements fendirent l'air de la nuit. La première flèche se planta dans le tronc avec un bruit sourd, tandis que la suivante atteignait sa cible. Le garde poussa un grognement étouffé, le ventre transpercé.

Arthur réagit d'instinct et se tourna de biais au moment où la troisième flèche l'atteignait à l'épaule. Il serra les dents, saisit l'empennage et la brisa d'un coup sec. La pointe ne semblait pas avoir pénétré très profondément et il n'avait pas le temps de l'extraire.

Les hommes de Bruce le prenaient pour l'un des messagers, ce qui était compréhensible. Il se retrouvait dans la situation très fâcheuse de devoir se battre contre son propre camp ou de risquer d'être démasqué.

Il pouvait encore s'enfuir.

Peut-être se rendraient-ils compte qu'ils avaient affaire à une femme ? Dans le feu de l'action, c'était peu probable. S'il l'abandonnait à son sort, elle était perdue.

Arthur n'eut pas le temps d'y réfléchir car, l'instant suivant, les portes de l'enfer s'ouvrirent. Tels des démons, les hommes de Bruce jaillirent de l'obscurité et fondirent sur eux. Le garde, qui chancelait tout en agrippant l'extrémité de la flèche plantée dans son ventre, eut le flanc transpercé par une lance avant de recevoir un coup de hache sur le crâne. Il s'effondra en

avant tel un grand chêne, atterrissant à plat ventre dans un fracas d'acier.

Arthur entendit un cri étranglé derrière lui et, anticipant le réflexe de la femme, lui bloqua la route pour l'empêcher de se précipiter au secours de son escorte. On ne pouvait plus rien pour lui.

Son mouvement fut perçu par les assaillants.

Une lance fendit l'air en direction de la femme. Sans réfléchir, Arthur l'attrapa au vol, l'arrêtant à quelques centimètres de son visage, puis l'abattit sur son genou et la brisa en deux.

Il l'entendit pousser un petit cri derrière lui mais n'osait pas quitter des yeux le groupe d'hommes qui se précipitait sur eux.

— Restez à l'abri derrière cet arbre, bon sang ! grognait-il.

Il para un coup d'épée juste à temps. Son adversaire lui laissa une ouverture, mais il n'en profita pas.

Il jura dans sa barbe tout en repoussant un autre assaillant. Que diable devait-il faire ? Révéler son identité ? Le croiraient-ils ? Il pouvait se battre seul, mais il fallait aussi protéger la jeune femme...

Un instant plus tard, la décision fut prise pour lui.

— Arrêtez ! lança une voix entre les arbres.

Les hommes parurent décontenancés, puis s'exécutèrent, abaissant leurs armes. Une silhouette familière approcha.

— Vigie ! Qu'est-ce que tu fiches ici ?

Secouant la tête d'un air incrédule, Arthur s'avança pour saluer le guerrier tout vêtu de noir qui venait d'apparaître. Gregor MacGregor. Cela expliquait la précision des tirs qu'ils avaient essuyés. MacGregor était le meilleur archer des Highlands, ce qui lui avait valu le nom de guerre de « la Flèche », que Bruce lui avait donné pour protéger son identité de membre de la garde des Highlanders.

Arthur ne savait pas trop s'il devait se réjouir de voir son ancien partenaire de la garde. À une époque, ils avaient été très proches. Tout avait changé lorsque Arthur avait été contraint de quitter le corps d'élite. Sur le moment, aucun de ses compagnons, pas même MacGregor, n'avait su pourquoi. En apprenant qu'il avait rejoint le camp ennemi, ils l'avaient pris pour un traître. Même s'ils connaissaient désormais la vérité, son rôle d'espion dressait une barrière entre eux.

Ils se serrèrent l'avant-bras et, en dépit de sa première hésitation, Arthur sourit sous sa visière. Diantre, qu'il était bon de le revoir !

— Je constate que personne n'a encore réussi à amocher ta jolie gueule, plaisanta-t-il.

— Ce n'est pas faute d'avoir essayé, répondit MacGregor en riant. Bon Dieu, que ça me fait plaisir de te retrouver ! Mais que fais-tu ici ? C'est une chance que je t'ai vu intercepter cette lance.

Arthur avait autrefois sauvé la vie de MacGregor en arrêtant une lance de la même façon. Ce n'était pas aussi difficile qu'il y paraissait, à condition de maîtriser sa peur. La plupart des hommes n'y parvenaient pas.

— Désolé pour la flèche, déclara MacGregor en indiquant le morceau d'empennage qui dépassait de son épaule.

Une tache de sang se répandait autour de la plaie. Arthur n'était pas inquiet, il en avait vu d'autres.

— Ce n'est rien.

— Vous connaissez ce traître, capitaine ? demanda l'un des hommes.

— Oui, répondit MacGregor avant qu'Arthur ait pu l'arrêter. Ce n'est pas un traître, c'est l'un des nôtres.

Fichtre, la fille... Il avait oublié sa présence. Tout espoir qu'elle n'ait pas entendu s'évanouit lorsqu'il l'entendit lâcher un petit hoquet de surprise.

MacGregor l'entendit lui aussi. En le voyant tendre la main vers son carquois, Arthur l'arrêta d'un geste.

— Tout va bien, ma dame, lança-t-il. Vous pouvez sortir de votre cachette.

— Une dame ? répéta MacGregor. Alors c'était donc ça ?

La femme sortit de sa cachette. Lorsque Arthur lui prit le coude, elle se raidit. Pas de doute, elle avait tout entendu.

Sa capuche avait glissé en arrière, dévoilant une longue chevelure d'un brun doré qui retombait en boucles épaisses sur ses épaules. Il fut momentanément dérouté tant sa beauté paraissait incongrue dans cette situation. Lorsque le clair de lune illumina son visage, il retint son souffle.

Bigre ! Elle était ravissante. Ses traits délicats étaient dominés par de grands yeux bordés de cils épais. Son petit nez était légèrement retroussé, son menton pointu, ses sourcils formaient un arc doux. Sa bouche dessinait un cœur parfait. Quant à sa peau, elle était lisse et veloutée. Elle avait cet air vulnérable et attendrissant d'un petit animal à fourrure... comme un chaton ou un lapin.

Il ne s'était pas attendu à une telle aura d'innocence. Que faisait cette créature au beau milieu de la guerre ?

Il ne pouvait que la fixer, transfiguré. MacGregor (que la peste l'emporte !) ôta son heaume et s'inclina galamment.

— Toutes mes excuses, ma dame. Nous attendions quelqu'un d'autre.

Il lui adressa son fameux sourire, qui avait déjà terrassé la moitié des femmes des Highlands (l'autre moitié n'y avait pas encore succombé car il ne les avait pas rencontrées).

Arthur remarqua l'air surpris de la femme devant le visage qu'on disait le plus beau des Highlands. Elle se ressaisit rapidement et, à sa surprise, montra un sang-froid remarquable. La plupart de ses consœurs se seraient mises à balbutier.

— Je l'ai bien compris, rétorqua-t-elle. Le roi voyou s'en prend aux femmes, maintenant ?

Elle lança un regard vers l'église avant d'ajouter :

— ... ou uniquement aux prêtres ?

Pour une femme sans défense entourée d'ennemis, elle ne manquait pas de cran. Si la doublure en hermine de sa cape n'avait pas suffi, son ton fier et son port de tête auraient trahi son extraction noble.

MacGregor grimaça.

— Comme je vous l'ai dit, il s'agit d'une regrettable erreur. Le roi Robert ne combat que ceux qui lui refusent ce qui lui revient de droit.

Elle fit une moue de dédain.

— Si vous en avez terminé avec moi, laissez-moi partir. Je suis venue chercher le prêtre.

Après un regard vers le cadavre du garde, elle reprit :

— Il est trop tard pour mon escorte, mais le prêtre pourra peut-être soulager ceux qui l'attendent au château.

En leur donnant l'extrême-onction, comprit Arthur. Il s'agissait sans doute des soldats blessés lors de la bataille de Glen Trool, une semaine plus tôt.

Elle devait être apparentée à l'un des aristocrates convoqués à Ayr pour affronter Bruce. Désormais, il lui faudrait éviter le château. En parlant d'une voix basse et grave derrière sa visière pour ne pas compromettre davantage son identité, il demanda :

— Comment vous appelez-vous, ma dame ? Et pourquoi vous déplacez-vous avec un seul garde pour toute protection ?

Elle se raidit et le toisa du haut de son adorable petit nez, avec une expression de mépris remarquablement efficace.

— D'ordinaire, aller chercher un prêtre n'est pas une tâche périlleuse. Même un espion sait ça.

Arthur tiqua. S'il s'était attendu à de la gratitude de sa part, c'était raté ! Il aurait peut-être dû la laisser à son triste sort.

MacGregor prit sa défense.

— C'est à cet homme que vous devez d'avoir eu la vie sauve, ma dame. S'il n'était pas intervenu, vous seriez morte.

Elle sursauta et se mordit la lèvre, dévoilant de petites dents blanches.

— Je suis désolée, s'excusa-t-elle. Merci.

La reconnaissance d'une jolie femme n'était pas sans effet. Il sentit son pouls s'accélérer. Les inflexions mélodieuses de sa voix évoquaient en lui des images de draps froissés, de chair nue et de gémissements de plaisir.

Elle leva un regard hésitant vers lui.

— Votre épaule... Vous êtes grièvement blessé ?

Avant qu'il ait pu répondre, il entendit un bruit. Il lança un regard vers l'église et remarqua des mouvements.

Ses occupants avaient entendu des bruits et sortaient voir ce qui se passait.

— Vous devez filer, déclara-t-il à MacGregor. Ils arrivent.

MacGregor connaissait suffisamment les dons de prescience de son ami et n'hésita pas. Il fit signe à ses hommes de se retirer. Aussi rapidement qu'ils étaient apparus, ses guerriers disparurent dans les ténèbres de la forêt.

— À bientôt ! glissa MacGregor avant de les suivre.

Arthur croisa son regard. Les deux hommes se comprirent parfaitement. Il n'y aurait pas de butin cette nuit. Dans quelques minutes, les alentours de l'église grouilleraient d'hommes portant des torches, illuminant les lieux comme un phare.

À cause d'une femme, Bruce n'aurait pas d'argent pour approvisionner ses hommes. Ils devraient se contenter de ce qu'ils parviendraient à chasser et à chapper dans la campagne jusqu'à ce qu'une nouvelle occasion se présente.

— Vous feriez mieux de partir vous aussi, dit la femme d'une voix cassante.

En le voyant hésiter, elle se radoucit.

— Il ne m'arrivera rien, le rassura-t-elle. Partez. Et merci encore.

Leurs regards se rencontrèrent dans l'obscurité. L'espace d'un instant, il se sentit mis à nu.

C'était absurde. Elle ne pouvait pas distinguer ses traits. Il n'y avait que deux fentes étroites dans son heaume pour lui permettre de voir et quelques petits trous pour respirer.

Néanmoins, il ressentit une sensation étrange. Il aurait presque cru qu'un courant passait entre eux. Il n'établissait jamais de lien avec des femmes inconnues, ni avec personne d'autre, d'ailleurs. Cela valait mieux.

Il aurait voulu dire quelque chose, sans savoir quoi. Il n'en eut pas l'occasion. Des torches approchaient. Un prêtre et plusieurs soldats blessés se dirigeaient vers eux.

— Je vous en prie, répondit-il avant de se fondre dans la nuit.

Tel un spectre, un être immatériel. Exactement ce qu'il voulait être.

Le sanglot de soulagement de la belle inconnue lorsqu'elle tomba dans les bras du prêtre le poursuivit dans les ténèbres de la forêt.

Il aurait dû regretter ce qui venait de se produire. En lui sauvant la vie, il avait sacrifié le butin et mis sa couverture en péril. Cependant, il ne pouvait s'y résoudre. Il y aurait d'autres possibilités de trouver de l'argent. En outre, il était peu probable qu'il recroise un jour le chemin de cette femme... Il y veillerait.

Son secret était en sécurité.

1

Château de Dunstaffnage, Argyll, Écosse, 24 mai 1308

Je vous en prie, faites qu'il meure ! Que cesse ce cauchemar !

Anna MacDougall posa son panier et s'agenouilla aux pieds de son père. Elle espérait de tout son cœur apprendre la nouvelle qui signifierait la fin de la guerre, qui rythmait chaque jour de sa vie.

Littéralement.

Anna était née un jour funeste dans l'histoire de l'Écosse : le 19 mars de l'an 1286 de notre Seigneur. Ce jour-là, le roi Alexandre III, faisant fi des conseils de ses hommes, s'était précipité à Kinghorn dans le comté de Fife par une nuit d'orage, afin de retrouver sa jeune épouse. En chemin, il avait glissé du haut d'une falaise et s'était brisé le cou sur les rochers en contre-bas. À cause de sa luxure, le souverain avait laissé son royaume sans héritier, entraînant vingt-deux ans de guerres de succession.

À un moment donné, il y avait eu jusqu'à quatorze prétendants au trône. Néanmoins, la véritable bataille avait toujours été celle qui opposait les Balliol-Comyn et les Bruce. Lorsque Robert de Bruce avait pris les choses en main deux ans plus tôt en assassinant son principal rival, John Comyn « le Rouge », le cousin de son père, il s'était fait des MacDougall des ennemis

pour l'éternité. Les actions de Bruce avaient contraint les MacDougall à conclure une alliance délicate avec l'Angleterre.

Ils préféraient encore voir couronner Édouard Plantagenêt qu'un Bruce.

À présent, c'était pour la mort de Bruce qu'elle priait. Depuis qu'ils avaient appris que le roi voyou avait contracté une mystérieuse maladie au cours de sa campagne vers le nord, elle n'avait cessé d'espérer que la fièvre l'emporterait. Que la nature écrase son ennemi. Naturellement, souhaiter la mort d'un homme était un péché ; de n'importe quel homme, même un fléau comme Robert de Bruce. Les nonnes à l'abbaye seraient horrifiées.

Peu lui importait. Surtout si cela signifiait la fin de ce maudit conflit sanglant. Il lui avait déjà pris son frère et son fiancé. En outre, il avait ruiné la santé de son vieux grand-père, Alexandre MacDougall, comte d'Argyll, ainsi que celle de son père, John MacDougall, seigneur de Lorn.

Son père se remettait à peine de sa dernière crise de douleurs de poitrine. À ce rythme, il ne tiendrait plus très longtemps. Les dernières victoires de Bruce aggravaient son état. Il n'aimait pas perdre.

Elle avait peine à croire que, un peu plus d'un an plus tôt, le roi voyou était en fuite avec une poignée de partisans seulement. Sa cause avait semblé perdue. Puis il était revenu à la charge et, en grande partie grâce à la mort d'Édouard I^{er}, avait fait renaître de leurs cendres ses prétentions à la couronne d'Écosse.

Aussi, péché ou pas, elle priait pour la mort de leur ennemi. Elle était prête à faire pénitence si ses mauvaises pensées pouvaient protéger son père et son clan contre celui qui voulait les détruire.

De toute manière, les religieuses lui avaient déjà répété maintes fois qu'elle n'était pas faite pour entrer dans les ordres. Elle chantait trop, riait trop et, surtout,

elle ne serait jamais aussi dévouée à Dieu qu'elle l'était à sa famille.

Anna étudia le visage de son père, guettant sa réaction tandis qu'il décachetait la missive et la parcourait. Dans son empressement, il n'avait même pas pensé à faire venir le clerc. Elle avait eu la chance de le trouver seul dans son cabinet de travail alors qu'il venait d'achever un conseil avec ses hommes. Sa mère, d'ordinaire toujours en train de papillonner autour de lui, s'était rendue dans le jardin de simples. Le prêtre lui avait conseillé de nouvelles herbes pour une infusion pouvant soulager les poumons congestionnés de son mari.

Les nouvelles n'étaient pas bonnes. Elle le comprit tout de suite en voyant le teint de son père s'empourprer, ses yeux se mettre à briller et sa bouche ne plus former qu'un mince trait sombre. Cette expression terrorisait les guerriers les plus endurcis. Chez elle, elle ne suscitait que de l'inquiétude. Sous ses dehors de chef bourru, son père l'aimait et elle n'en avait pas peur.

Elle agrippa l'accoudoir du siège fastueux sur lequel il était assis, les sculptures gravées dans le bois lui mordant la paume.

— Que se passe-t-il, père ?

Il releva les yeux vers elle. Il était furieux. Les coups de sang de son père étaient toujours impressionnants et ses éclats rivalisaient avec les explosions angevines des Plantagenêt d'Angleterre. Depuis sa dernière crise, cela avait encore empiré. C'était la colère qui avait provoqué les douleurs dans sa poitrine et son bras, l'avait paralysé, avait bloqué sa respiration et l'avait alité pendant près de deux mois.

Il froissa le parchemin en boule d'un geste rageur.

— Buchan a pris la fuite. Les Comyn ont été vaincus.

Elle mit quelques secondes à comprendre tant cela paraissait inconcevable. John Comyn, comte de Buchan

et parent du comte de Badenoch assassiné, était l'un des hommes les plus puissants d'Écosse.

— Comment ? Je croyais que Bruce était à l'article de la mort ?

Son père avait toujours encouragé ses enfants à poser des questions. Il ne tolérait pas l'ignorance, même chez les femmes, et avait toujours insisté pour que ses filles soient éduquées au couvent. Toutefois, en le voyant trembler de rage, elle regretta presque de l'avoir interrogé.

— Même depuis le fond de son lit, cette vermine parvient à faire des miracles, cracha-t-il. Les gens le prennent déjà pour un héros, s'imaginant que c'est le retour d'Arthur et de Camelot. Buchan avait acculé ce bâtard près d'Inverurie, mais ses hommes ont flanché en voyant « Le Bruce » à la tête de son armée.

Il frappa du poing sur la table, faisant sauter son gobelet et projetant des éclaboussures de vin.

— Les Comyn ont détalé comme des pleutres en voyant un invalide porté dans la bataille. Ils ont fui devant un moribond !

Son teint était devenu cramoisi et les veines saillaient sur ses tempes.

Elle prit peur, non parce qu'elle craignait sa colère mais en raison du danger pour sa santé. Elle refoula ses larmes afin de lui cacher son inquiétude. Son père était un guerrier puissant et fier. Il ne supporterait pas qu'on s'apitoie sur lui.

Néanmoins, cette guerre le tuait comme un lent poison. Si elle parvenait à l'aider à tenir jusqu'à ce que le conflit avec Bruce soit terminé, tout rentrerait dans l'ordre. Pourquoi ce faux roi n'avait-il pas simplement succombé à sa maladie comme il était censé le faire ? Tout le monde s'en serait mieux porté.

Pour le calmer, elle lui prit la main et s'efforça de sourire.

— Vous avez intérêt à ce que mère ne vous entende pas tenir ce langage devant moi. Comme vous le savez, elle dit que c'est de votre faute si je jure comme un charretier.

Elle crut d'abord qu'il ne l'avait pas entendue, puis le voile de colère commença à se dissiper. Lorsqu'il la regarda enfin, elle ajouta sur un ton innocent :

— Je devrais peut-être l'appeler pour qu'elle nous rejoigne ?

Il émit un petit rire asthmatique.

— Pitié ! lança-t-il. Elle va encore m'obliger à boire une de ses potions immondes. Je sais que ta mère pense bien faire, mais elle est épuisante à force de se ronger les sangs.

Il sourit et la regarda d'un air affectueux. Il avait parfaitement compris ce qu'elle cherchait à faire.

— Tu n'as pas à t'inquiéter pour moi. Je vais très bien. Tu es une petite maligne, mon cœur. Plus que tes frères et sœurs. Ne te l'ai-je pas toujours dit ?

Ce compliment la fit rosir de plaisir.

— Si, père.

— Je l'ai su dès le jour où tu es entrée dans mon cabinet en suçant ton pouce. Tu marchais à peine. Tu as jeté un regard au plan de bataille sur la table et tu as déplacé tous les pions pour le mettre dans un ordre bien plus avantageux pour attaquer.

Elle se mit à rire. Elle n'avait aucun souvenir de cette scène, mais l'avait déjà entendu raconter de nombreuses fois.

— Je croyais que les petits personnages en bois étaient des jouets, répondit-elle.

— Peut-être, mais ton instinct était juste.

Il poussa un long soupir avant de reprendre :

— Hélas, je crains que ce ne soit pas si simple, cette fois. Buchan m'écrit qu'il compte se réfugier en Angleterre. Maintenant qu'il a vaincu les Comyn, l'usurpateur va s'en prendre à nous.

À nous ?

— Mais... la trêve ?

Plusieurs mois plus tôt, lorsque Bruce avait entamé sa marche vers le nord, il avait envisagé d'attaquer le comté d'Argyll, le menaçant par voie de mer et de terre. Son père, malade et sous-équipé en hommes, avait accepté une trêve, à l'instar du comte de Ross un peu plus au nord. Elle avait espéré que l'accord tiendrait jusqu'à la fin du conflit.

— Elle expire à la mi-août, répondit son père. Nous pouvons nous attendre à voir ce félon à nos portes dès le lendemain. Il a chassé les MacDowell de Galloway et, maintenant que les Comyn ont pris la fuite...

Il fit une moue de dégoût.

Sa colère semblant revenir, elle lui rappela précipitamment :

— Le comte de Buchan n'a jamais été un bon chef de guerre. Vous l'avez dit vous-même de nombreuses fois. Le roi voyou n'aura pas autant de chance en s'opposant à vous. C'est sans doute pourquoi il a préféré conclure une trêve. Il n'a pas oublié sa défaite cuisante à Dal Righ.

L'air songeur, son père tripota la grosse broche en argent attachée à son col. Le cristal ovale entouré de minuscules perles était un talisman lui rappelant qu'il avait été à deux doigts de capturer le roi fugitif. Ils avaient tenu ce dernier entre leurs griffes, littéralement. Hélas, seul le bijou était resté en leur possession.

— Tu as raison, dit-il avec un léger sourire. Néanmoins, notre précédente victoire ne l'arrêtera pas. Nous sommes les derniers à nous dresser entre lui et la couronne.

— Et le comte de Ross ? Il se battra sûrement à nos côtés.

Il pinça les lèvres.

— On ne peut pas compter sur Ross. Il rechignera à laisser ses terres sans protection. Toutefois, je

m'efforcerai de le convaincre que nous devons unir nos forces pour écraser Bruce une fois pour toutes.

Bien qu'il n'y ait aucun ton de reproche dans sa voix, Anna ressentit une pointe de culpabilité. Persuader Ross aurait sans doute été plus facile si elle avait accepté la proposition de mariage de son fils, l'année précédente.

— Je convoquerai mes barons et mes chevaliers puis j'enverrai un message à Édouard pour demander son aide, poursuivit le chef MacDougall. Il n'arrive pas à la cheville de son père, mais, après la défaite de Comyn, il comprendra peut-être enfin la nécessité d'envoyer davantage de troupes au nord.

Il ne paraissait guère optimiste. Comme son père, Anna savait qu'il n'y avait pas grand-chose à espérer de la part d'Édouard II. Le nouveau souverain anglais avait suffisamment d'ennuis chez lui et se souciait peu de l'Écosse. Les soldats anglais occupaient toujours de nombreux châteaux stratégiques, notamment le long de la frontière, mais Édouard avait récemment rappelé plusieurs commandants, dont Aymer de Valence, le nouveau comte de Pembroke.

— Et s'il n'envoie pas de renforts ? demanda Anna.

Il était inutile de demander à son père s'il envisagerait de se soumettre. Il préférerait les voir tous morts plutôt que de s'agenouiller devant Bruce. Il incarnait fièrement la devise des MacDougall : « Conquérir ou mourir ».

Elle réprima un frisson.

— Dans ce cas, j'affronterai seul ce bâtard. J'ai failli le tuer à Dal Righ. Cette fois, je finirai le travail.

Il plissa les yeux, prenant un air mauvais.

— Avant la fin de l'été, la tête de Robert de Bruce sera plantée sur une pique devant ma porte et les vautours viendront lui arracher les yeux.

Anna refoula son malaise. Elle détestait l'entendre tenir ce genre de discours. Ce n'était plus le père qu'elle adorait mais un être impitoyable et cruel.

Elle leva les yeux vers lui et lut la détermination sur ses traits burinés. C'était l'un des plus grands guerriers d'Écosse. Même si le destin semblait contre eux, John de Lorn les sauverait tous.

Finalement, la fin de la guerre n'était peut-être pas si lointaine. L'incertitude, la mort, la destruction... tout cela prendrait fin. Le poison qui tuait son père se dissiperait. Sa famille s'en sortirait. Elle se marierait, aurait une demeure et des enfants à elle. Tout rentrerait dans un ordre parfait.

Elle ne pouvait envisager le contraire. Pourtant, elle avait parfois l'impression de nager contre un courant qui emportait tout : ses parents, ses sœurs, ses frères, ses neveux et nièces.

Cela ne pouvait pas arriver. Elle ferait tout pour l'empêcher et protéger les siens.

— Que puis-je faire ? demanda-t-elle.

Son père sourit et lui pinça affectueusement la joue.

— Tu es une bonne fille, mon petit cœur. Que dirais-tu d'une visite à mon cousin l'évêque ?

Elle acquiesça et se releva.

Il lui lança un regard amusé tandis qu'elle reprenait son panier.

— Et Anna... N'oublie pas les tartes. Tu sais qu'il en raffole.

Près d'Inverurie, dans l'Aberdeenshire

La pleine lune flottait au-dessus du vieux monument en pierre, filtrée par le voile de fumée qui s'élevait des feux environnants. La victoire laissait un goût amer dans la bouche d'Arthur. Il était près de minuit. Il entendait au loin le son des réjouissances : l'air de la nuit était emplí de bruits de liesse et de destruction. Bruce avait pris à cœur les leçons de William Wallace, brûlant les terres derrière lui et ne laissant rien qui

puisse servir à l'ennemi. Les Comyn avaient été chassés d'Écosse, mais le sac du comté de Buchan était loin d'être terminé.

Le mégalithe de granit au milieu de la clairière se dressait vers le ciel tel un doigt accusateur. Restait à savoir qui était accusé de quoi. Trop d'années avaient passé et les intentions de ces monuments druidiques mystiques s'étaient perdues dans le temps. Néanmoins, comme ils se trouvaient généralement dans des lieux isolés, ils constituaient de bons lieux de rendez-vous.

Caché derrière les arbres, Arthur observait la clairière. Pour une fois, il était impatient de voir les hommes apparaître. Ils lui annonceraient peut-être que la supercherie était terminée. Il était las de vivre un mensonge. À force de prétendre être un autre depuis des années, il avait parfois du mal à se souvenir dans quel camp il se trouvait.

Deux ans et demi après avoir quitté sa garde de Highlanders, il allait rencontrer l'homme pour qui il se battait ailleurs que sur un champ de bataille. Il ne l'avait pas revu depuis le jour où il avait été forcé de « passer à l'ennemi ». Le fait que le roi prenne le risque de le rencontrer en personne lui laissait espérer que ses jours d'espion touchaient à leur fin.

Arthur avait bien fait son travail. Grâce à ses renseignements, Bruce et ses hommes avaient vaincu le comte de Buchan et l'avaient fait dévaler en Angleterre la queue entre les jambes. Les Comyn étant désormais hors d'état de nuire, il espérait pouvoir reprendre sa place parmi les membres de la garde. Ils représentaient la fine fleur des guerriers des Highlands, triés sur le volet par Bruce lui-même en fonction de leurs aptitudes hors du commun.

Il se figea, son regard concentré sur un espace entre les arbres. Un léger bruissement, la fuite d'un lapin ou d'un écureuil, fut le premier signe de leur approche. C'était cette faculté à percevoir les détails les plus

infimes, à sentir le moindre changement dans l'air, qui le rendait si précieux. Sans un bruit, il fit un détour à travers la forêt pour les surprendre par-derrière.

Une fois qu'il se fut assuré de leur identité, il les appela en imitant le hululement d'une chouette.

Surpris, les trois hommes firent volte-face en dégainant leur épée.

Son frère Neil fut le premier à se remettre de sa stupeur.

— Mordieu, tu es plus fort que je le pensais ! Nous sommes encore à cinquante pas de la clairière.

Il se tourna vers le grand guerrier à ses côtés.

— Tu me dois un shilling.

Tor MacLeod, le capitaine de la garde des Highlanders, fit une grimace dépitée et marmonna quelques imprécations.

Neil s'avança d'un pas leste vers Arthur, ne cachant pas sa joie.

— Tu as encore fait des progrès, mon frère.

En voyant le regard interrogateur d'Arthur, il expliqua :

— J'ai parié avec ce barbare têtue qu'on aurait beau être silencieux, tu nous repérerais avant qu'on atteigne la clairière. Tu viens d'écorcher sérieusement son orgueil de Highlander.

Arthur se retint de sourire. Tor MacLeod était le plus grand guerrier des Highlands et des Hébrides extérieures. Son orgueil ne pouvait être écorché. Toutefois, Arthur l'avait impressionné, ainsi que son frère aîné.

Neil avait près de vingt-quatre ans de plus que lui et, à de nombreux égards, il était comme son père. Arthur lui vouait une admiration sans bornes. Sans lui, il n'aurait pas été l'homme qu'il était aujourd'hui. Enfant, quand ses autres frères tentaient de faire de lui un guerrier, Neil l'avait relevé de la boue d'innombrables fois. Il l'avait encouragé à affûter ses dons au lieu de les

cacher ; à être fier de ses facultés qui mettaient le reste de la famille mal à l'aise.

Il ne pourrait jamais lui rendre la pareille et lui serait toujours redevable.

MacLeod s'avança et le salua à son tour en lui serrant la main et l'avant-bras comme l'avait fait son frère.

— Je n'ai pas encore eu l'occasion de te remercier pour ce que tu as fait, déclara-t-il en le fixant d'un regard intense. Sans ton intervention, ma femme... Je ne l'oublierai jamais.

Arthur hocha la tête. Deux ans plus tôt, peu avant que Bruce ne lance sa campagne pour reprendre sa couronne, il avait sauvé la vie de l'épouse de MacLeod. Il s'était trouvé au bon endroit au bon moment, ayant été tout juste « expulsé » de la garde.

— J'ai appris que des félicitations étaient à l'ordre du jour, Chef, déclara Arthur en l'appelant par son nom de guerre.

Le visage de MacLeod, d'ordinaire impassible, se fendit d'un rare sourire.

— En effet. Nous avons une petite fille. Elle s'appelle Beatrix, comme sa tante.

Neil se mit à rire.

— La première semaine, il n'osait même pas la toucher, de peur de la briser.

Tor lui lança un regard noir, mais ne démentit pas.

Le troisième homme s'avança à son tour. Plus petit que les deux autres, il n'en était pas moins impressionnant. Les épaules larges, le corps noué de muscles en dépit de sa récente maladie, il portait un haubert et des jambières en mailles, ainsi qu'un tabard doré et orné d'un écusson représentant un lion rouge rampant. Bien que ses traits acérés et sa barbe noire et pointue soient à peine visibles dans l'obscurité, Arthur l'aurait reconnu rien qu'à son aura de majesté.

Il mit un genou à terre et inclina la tête devant le roi Robert de Bruce.

— Sire.

Le roi accepta sa déférence d'un signe de tête puis lui tendit la main.

— Relevez-vous, sir Arthur, afin que je vous témoigne ma reconnaissance pour le service que vous nous avez rendu à Inverurie. Sans vos informations, nous n'aurions pas pu organiser une contre-attaque immédiate. Vous aviez raison : Buchan et ses forces n'étaient pas préparés. Il nous a suffi d'une chiquenaude pour les faire tomber.

Arthur étudia le visage du roi, remarquant ses traits tirés et son teint grisâtre. MacLeod était venu se placer discrètement derrière lui pour le soutenir. De fait, il était surprenant qu'il ait pu marcher jusqu'ici. Il devait y avoir des hommes non loin, prêts à le porter jusqu'au camp.

— Vous vous sentez bien, sire ?

Bruce acquiesça.

— Notre victoire contre Comyn est un meilleur remède que toutes les teintures que les prêtres ont concoctées pour moi. Mon état s'est grandement amélioré.

— Le roi a insisté pour te remercier personnellement, déclara MacLeod sur un ton légèrement réprobateur.

Le roi écarta sa remarque d'un geste en souriant.

— Votre frère et le Chef me choient comme deux vieilles nourrices gâteuses.

— C'est mon travail, répondit MacLeod.

Il entraîna le roi vers un rocher pour qu'il puisse s'asseoir.

Bruce parut sur le point de protester, puis se laissa faire. Il se tourna à nouveau vers Arthur.

— J'ai une nouvelle mission pour vous.

Le cœur d'Arthur se mit à battre un peu plus fort. Le moment qu'il avait attendu était enfin venu.

— Vous voulez que je réintègre la garde, dit-il, confiant.

Le roi plissa le front. Ce n'était visiblement pas ce qu'il s'était apprêté à déclarer.

— Non, pas encore. Vos talents nous sont trop précieux dans le camp ennemi. Une nouvelle occasion vient de se présenter.

Une nouvelle occasion. Cela voulait dire qu'il ne rejoindrait pas la garde. Il s'efforça de masquer sa déception.

De toute façon, il était préférable qu'il travaille seul. Il n'avait jamais été à son aise au sein d'un groupe. Il aimait trop être libre de faire ses propres choix, ne pas avoir à s'expliquer ou à se justifier. En tant que chevalier de la maison de son frère Dugald, il pouvait aller et venir à sa guise.

Comme beaucoup de familles écossaises, les Campbell avaient été divisés par la guerre. Trois de ses frères, Neil, Donald et Duncan, avaient rejoint Bruce ; deux autres, Dugald et Gillespie, s'étaient rangés du côté du comte de Ross et de l'Angleterre.

C'était en raison de ce schisme au sein de sa famille qu'il pouvait passer d'un camp à l'autre sans que l'on se pose trop de questions.

— Quel genre d'occasion ? demanda-t-il.

— La possibilité de s'infiltrer au cœur de l'ennemi.

Une infiltration. Cela voulait dire se rapprocher des gens, ce qu'il cherchait toujours à éviter. C'était la raison pour laquelle il ne s'était jamais attaché à un noble comme le faisaient la plupart des chevaliers.

— Je travaille mieux quand je suis seul, sire, objecta-t-il.

En périphérie et dans l'ombre, là où il pouvait se fondre dans le décor et ne pas se faire remarquer.

Neil, qui le connaissait bien, sourit.

— Je crois que, cette fois, cela te plaira.

Arthur se tourna vers son frère. En lisant la satisfaction dans son regard, il comprit soudain.

— Lorn ?

Le nom retomba dans le silence de la nuit tel un marteau sur une enclume.

Neil acquiesça.

— C'est l'occasion dont nous rêvions.

— John de Lorn a convoqué ses barons et ses chevaliers, expliqua MacLeod. Tes frères répondront à son appel. Accompagne-les. Découvre ce que projettent les MacDougall, de combien d'hommes ils disposent et qui les rejoindra. Tâche d'intercepter leurs messages. Nous voulons les isoler le plus possible jusqu'à l'expiration de la trêve. Le Faucon surveille les voies maritimes. Nous avons besoin de toi sur terre.

C'était une terre qu'Arthur connaissait bien. Les Campbell étaient chez eux dans la région d'Argyll. Il était né à Innis Chonnel, un château au milieu du loch Awe, et y avait vécu jusqu'à ce que les MacDougall s'en emparent.

Il sentit une décharge d'adrénaline fuser dans ses veines. Il attendait ce moment depuis longtemps. Plus précisément depuis le jour, quatorze ans plus tôt, où John de Lorn avait poignardé son père sous ses yeux. Arthur n'avait rien vu venir. C'était la seule fois où ses sens lui avaient fait défaut.

Même si Neil ne lui avait rien demandé, même si Bruce ne lui avait pas promis des terres et une riche épouse en échange de sa loyauté, Arthur se serait battu dans le camp des rebelles pour avoir un jour une chance de détruire John de Lorn et les MacDougall.

Le sang pour le sang, c'était la loi des Highlands. Il ne faillirait pas à son frère comme il avait failli à son père.

Se méprenant sur la cause de son silence, MacLeod insista :

— Avec ta connaissance du terrain, personne n'est mieux préparé que toi pour accomplir cette mission. Depuis deux ans, tu t'es construit une fausse identité précisément pour mener ce genre d'action. Même si Lorn n'apprécie pas beaucoup les Campbell, la querelle